

## Peut-on vivre ses relations sans mensonge ?

Aldo Naouri  
Torino Spiritualita  
Torino  
25septembre 2009

Peut-on vivre ses relations sans mensonge ?

Nous en avons sans doute tous envie.

- Tu m'aimes ?
- Oui, je t'aime.

Ce serait tellement rassurant de n'avoir aucun doute sur le contenu d'une telle réponse !

Ceci dit, je ne mets pas en doute la sincérité des serments amoureux.

J'avance seulement, qu'en raison de la complexité de la communication, il n'est pas du tout certain que chacun des deux amoureux sache vraiment à qui il s'adresse ou qu'il donne au verbe aimer le même sens que celui qui l'entend.

Il est vrai qu'en général cela ne les empêche pas de nouer une relation.

Mais c'est quoi une relation ?

C'est ce qui signe en général le fait que deux individus sont dans un état d'interdépendance.

Soit ! Mais encore ?

Le mot français « relation » est construit avec « re » et « lation ». Le mot italien, *relazione*, a la même étymologie : « re » et « lazione ». « Lation », comme *lazione*, dérivent du latin *latum*, qui est le supin du verbe *fero* (*fero, fers, ferre, latum* donne le dictionnaire) qui veut dire « porter ». C'est de ce *fero* qu'on est passé en latin à *refero* qui dit, lui, « rapporter » et d'où dérive directement « relation ».

L'intérêt que je trouve, au recours aux racines latines, c'est d'attirer l'attention sur la racine *fero* qui se retrouve en français dans le mot « transfert », mais également en italien dans *trasferimento*. Ce mot désigne en psychanalyse, aussi bien en français qu'en italien, la manière dont l'analysant « reporte » sur son analyste, sans le savoir et sans ordre précis, les sentiments qu'il a « portés » jadis, ou qu'il continue de « porter », à tous les personnages qui ont occupé une place d'importance dans son vécu.

Je me permets, à partir de là, de conjoindre « relation » et « transfert » et d'avancer qu'en raison de cette conjonction, une relation ne s'instaure ni par hasard, ni sans raison.

J'irai même jusqu'à dire qu'une relation est déterminée avec une précision redoutable par ce que deux individus qui la nouent ont, à leur insu, de commun.

Si on pense que je vais un peu trop loin et qu'on me renvoie au fait que deux individus nouent une relation parce qu'ils se trouvent tout simplement mutuellement « sympathiques »,

je ferai remarquer que le *sym* de ce mot dit « avec » et introduit la notion d'affinité, de communauté.

Et si on préfère encore invoquer des « goûts communs », je dirai que ce n'est certainement pas par hasard que ces goûts communs se sont mis en place chez deux ou plusieurs individus différents. Les neurophysiologistes en ont donné une explication anatomique en décrivant ce qu'ils ont appelé les « neurones miroirs ». Ils nous expliquent que lorsque nous investissons une relation à un autre, nous avons en partage avec cet autre des neurones programmés de façon quasi identiques et susceptibles de rentrer en résonance comme le fait une vitre qui vibre au passage d'un camion. C'est par le biais de ces neurones, enregistrant aussi bien le discours que tout ce qui entre dans le cadre de la relation verbale, que nous communiquons de la façon la plus fiable.

Mais les neurophysiologistes n'en sont pas restés là. Ils se sont également intéressés à la programmation de ces neurones en faisant appel à la trace profonde que peut laisser une expérience par le biais de SEC (Stimulus Émotionnellement Compétents). Ce sont ces SEC qui vont être engrammés et qui, générant plaisir ou douleur, bonheur ou nostalgie, ponctuent tout au long de son développement, l'économie affective du sujet. Ainsi peut-on dire que deux individus qui nouent une relation ont eu en partage des Stimuli Émotionnellement Compétents similaires sinon identiques que chacun d'eux a récoltés et stockés à sa manière.

De jeter ainsi les bases anatomiques et physiologiques de ce qui se passe dans l'instauration d'une relation ne me semble cependant pas suffisant. Parce que cette relation va se déployer dans la durée en fonction des échanges qui y interviennent. Et il importe de savoir alors comment elle va fonctionner et ce qu'elle va devenir.

Et ça, ce n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire.

Car, ce qui se passe dans une relation, c'est, qu'à leur double insu, chacun des individus qui l'ont nouée va opérer, comme je l'ai laissé entendre, un véritable transfert sur l'autre. C'est à dire que cela se passe comme dans une analyse, sauf que les protagonistes ne sont pas dans un cadre analytique et qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre psychanalystes. Ils ne savent strictement rien de ce qu'ils font, pas plus qu'ils ne savent à qui s'adressent les messages qu'ils émettent ou reçoivent et encore moins comment les décrypter. Si bien, qu'au bout d'un temps plus ou moins long, il y aura immanquablement des ratées.

À m'entendre, il vous vient peut-être à l'esprit une question autour des relations que peuvent nouer éventuellement entre eux des psychanalystes. Il y a une blague qui la décrit en une réplique, un des analystes disant à l'autre : « Vous, ça va. Et moi ? ». Mais, blague à part, dans ce registre, les psychanalystes ne le sont en aucune façon. Ils sont logés à l'enseigne commune.

J'ai parlé de ratées. Cela veut dire que les neurones miroir cesseront à un moment d'être en parfaite résonance et que les palettes respectives des SEC trahiront les différences qu'elles comportent. Ce n'est bien sûr pas la fin de l'aventure. La surprise, autant que l'accoutumance à une communication jusque-là fiable, va en effet susciter un réflexe d'amortissement du processus. La relation se poursuivra, mais la communication dont elle use comportera de plus en plus d'éléments qui ne seront plus en phase et qui apparaîtront à chacun des deux protagonistes comme relevant de son contraire. Cette phase, vécue par chacun des protagonistes comme relevant de la vérité à laquelle ils sont l'un et l'autre attachés, mettra plus encore en relief ce qui ne l'est pas et qu'on nomme généralement « mensonge ».

Ce mensonge, au sein de la relation duelle, nous ne le vivons jamais sans douleur. Que nous en soyons l'auteur ou que nous le découvriions chez l'autre. C'est pourquoi nous souhaiterions le voir disparaître.

Et pourtant nous devrions être aguerris.

Car nous sommes accoutumés au mensonge.

Nous vivons en effet dans une atmosphère de mensonge, si ce n'est DANS le mensonge. C'est ce que disait Romain Rolland quand il avançait qu'« Le monde se nourrit d'un peu de vérité et de beaucoup de mensonges » !

Et moi, c'est la première chose qui m'a frappé quand on m'a proposé de traiter de ce sujet.

Je ne suis pourtant pas allé chercher du côté des percings, tatouages et autres travestissements délibérés dont la multiplication devient symptomatique sinon inquiétante.

J'ai pensé, banalement et sans ordre défini, aux défilés de mode, aux vêtements, au maquillage, à la publicité. J'ai pensé à la télévision, à la radio, à la presse, au cinéma, au théâtre, aux romans et à toutes ces fictions auxquelles nous adhérons d'un élan unanime. J'ai pensé aux chalandises des magasins, à l'agencement des vitrines et à l'organisation de tous les échanges commerciaux sans exception. J'ai pensé aux carnivals qui, depuis les temps immémoriaux permettent aux individus, avec souvent la bénédiction des instances religieuses, de changer d'attitude et de se couler avec délice dans des comportements qui ne sont pas habituellement recevables. J'ai pensé à la crise qui nous a récemment surpris et à la manière si simple dont les financiers sont parvenus à inonder le monde entier de ces fameuses *subprimes* toxiques.

Pourquoi en est-il ainsi et pourquoi le supportons nous ?

Tout simplement parce que nous ne sommes encore que des humains mal dégrossis et encore proches de ces hominiens primitifs dont la technique triomphante nous incite à croire – encore un mensonge ! – que nous nous en serions éloignés.

Et il ne manque pas de propos destinés à nous le rappeler.

*Inter faeces et urinam nascimur.* La sentence triviale de saint Augustin (354-430) laissait déjà entendre que l'humain vient au monde sans la moindre qualité ou le moindre avantage. Qu'il n'est rien de plus que ce qu'il risque d'être condamné à demeurer : une déjection parmi d'autres. Mais, par delà l'incontournable nécessité du rapport à l'infini du divin que convoque cette sentence, l'abjection dont elle fait état me semble pouvoir faire écho à des considérations encore plus anciennes.

La nécessaire perfectibilité de l'homme prônée par la philosophie grecque depuis les présocratiques ne disait-elle pas déjà de lui qu'il en était naturellement très loin ?

Et quand le verset 3-7 de la Genèse raconte ce qui advint à Adam et Ève après qu'ils eurent mangé le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ne laisse-t-il pas entendre la même chose ? « Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils surent qu'ils étaient nus ». Le verset n'évoque-t-il que l'irruption de la génitalité dans la conscience que le premier couple a soudain eue du monde ? Ne peut-on pas voir dans la métaphore de la nudité, la prise de conscience par chacun des deux partenaires de l'extrême précarité dans laquelle ils se découvrent ? Et si la nudité nous dit combien ils sont démunis, la sexualité qui s'impose alors à eux ne peut-elle pas être lue comme la conséquence d'une pulsion irrépressible qui les révèle à leur condition en apportant à leur désarroi une forme de compensation ?

C'est le mérite de Freud de nous permettre une telle lecture.

L'explication physiologique du destin humain, telle qu'il l'a fournie par sa théorie des pulsions, permet en effet de comprendre pourquoi, bien que développé de diverses manières, le discours philosophique n'a jamais connu de rupture au fil des siècles, décrivant l'humain comme doté de tant de défauts qu'il serait condamné à disparaître s'il n'avait en même temps la possibilité – et en conséquence le devoir – de se parfaire pour se différencier de l'animal au règne duquel il appartient. L'anthropologie, en particulier structuraliste, a pris acte de cet ensemble de discours et y a lu la manière dont, au fil des âges, la culture a entrepris, sans y être parvenue, de maîtriser la nature.

Mais là où le discours philosophique a toujours fait appel à la divinité ou à une transcendance qui n'est pas sans l'équivaloir, Freud a décrit, lui, des mécanismes aussi précis, aussi rigoureux et aussi impérieux que tous ceux qui interviennent dans le fonctionnement du corps vivant. Si la théorie qu'il a mise en place s'est avérée très vite parfaitement opératoire, elle a surtout conféré *a posteriori* aux différentes approches du discours philosophique une singulière pertinence. Elle a permis par exemple de saisir la nature du propos de Hobbes quand il affirmait que « l'homme est un loup pour l'homme », de mieux situer la place du *conatus* spinozien ou de comprendre la pertinence du propos de Kant quand il professait que « De toutes les espèces animales, c'est l'espèce humaine qui a le plus besoin d'être éduquée ». Laisant ainsi entendre que l'humain n'a pas d'autre choix, pour nouer les relations sociales qui lui permettent de mieux assurer sa survie, que d'apprendre le plus tôt possible à maîtriser ses pulsions.

Or, en tant qu'êtres sociaux, nous savons que nous vivons DANS le mensonge, comme nous savons que cela nous importe peu.

Nous en sommes dupes ou pas. Nous pouvons même vouloir ou pas en être dupes. Mais nous ne ferons jamais rien pour changer cet état de choses. Car le seul point qui nous importe dans cet univers environnant, c'est l'exacitude – ce frémissement de vérité – d'un tout petit nombre d'informations : l'heure du train, le prix de ce que nous achetons, le résultat des courses, l'information météo, les cours de la Bourse...

Si nous demeurons totalement indifférents au reste, c'est que nous savons ne pas exister spécifiquement par rapport à lui. Nous faisons partie d'une masse anonyme et nous ne nous en sentons concernés en aucune façon en tant qu'individu. La logique de fonctionnement des masses ne semble pas en général devoir nous concerner. Nous ne nous rendons compte de sa redoutable efficacité que lorsque nous nous en découvrons victimes. Mais c'est trop tard, comme le savent parfaitement les politiques et les techniciens du marketing ! C'est trop tard : nous sommes déjà pris dans la maelström !

Mais, s'il en est ainsi dans notre environnement social, il n'en est plus de même quand nous nouons une véritable relation, une relation duelle que nous investissons.

Je l'ai expliqué et j'ai dit que c'était en raison du transfert qui y circule.

Mais cela suffit-il ?

Quid en effet de ce transfert que j'ai introduit ? Et quels personnages vont-ils y circuler ?

Je dirais, en raison même de l'appel que j'ai fait aux SEC, que ce sont inévitablement les personnages qui ont été les plus marquants.

Et quels sont les personnages qui ont été les plus marquants pour chacun de nous ?

Ni plus ni moins que ceux qui nous ont fabriqués tels que nous sommes et en tête desquels viennent évidemment papa mais surtout maman avec son imaginaire si efficace.

Je reconnais que ma manière d'exposer mon sujet, à coup de références et d'affirmations, peut sembler expéditive voire péremptoire.

Cela vient de ce que ce sujet, je l'ai beaucoup exploré. En particulier avec les couples de parents que j'ai vus pendant mes quarante années d'exercice. Et pour une « relation », la relation de couple est une relation, sinon la relation majuscule ! J'en ai fait tout un livre : *Adultères*<sup>1</sup> (*Adulteri*<sup>2</sup>, en italien).

J'y suis arrivé à partir d'un constat relativement banal.

Nous sommes aujourd'hui dans un contexte où les conditions économiques, la multiplication des circuits de communication, la libéralisation des mœurs, la promotion du sexe, la maîtrise de la contraception et le préservatif permettraient à chacun de changer de partenaire sexuel tous les jours. Ce qui serait plus agréable si on en croit le romancier Roger Vailland qui écrit : « Il est plus facile de faire l'amour à cent femmes différentes que cent fois à la même ».

Or, que font nos semblables ? Ils n'ont qu'une seule idée en tête : faire couple !

Soit ! Et ils y parviennent. Et ils ne le font pas comme leurs ancêtres que leurs familles respectives unissaient contre leur gré. Ils le font par choix mutuel et en ayant, dans la plupart des cas, fait un galop d'essai. La cohabitation simple des jeunes n'est-elle pas devenue monnaie courante, sinon la règle ?

Mais comment expliquer alors, dans des conditions que des milliers de générations ont longtemps espérées, que ces couples qui se forment se désintègrent plus ou moins vite ? Est-il utile de rappeler que le divorce concerne aujourd'hui un couple sur trois en Europe et un couple sur deux dans les grandes villes ?

Et le pire, le pire dans tout cela, c'est que les partenaires semblent ne tirer strictement aucun enseignement de leur expérience. Dès qu'ils est remis de sa déception, chacun d'eux refait... un nouveau couple ! Et puis un autre, et encore un autre, etc. Nos sociétés, friandes en appellations de toutes sortes, ont entériné le fait et inventé le terme de « les familles recomposées ».

Pourquoi en est-il ainsi ?

C'est, comme je le montrerai, en raison du fait que l'humain est venu au monde en couple et que la trace du couple qu'il a formé avec sa mère demeure si vivace qu'il cherche à son insu à la retrouver. C'est le contenu majeur de tous les transferts.

C'est ce qui explique que lorsqu'on interroge les divorçants sur ce qui leur est arrivé, on recueille à peu près toujours la même réponse : « Il, ou elle, n'était pas comme je l'ai découvert(e) » ou bien : « Je croyais pouvoir le, ou la, changer » ou, pire encore : « Ça ne pouvait plus marcher, il, ou elle, mentait trop ».

Mensonge ? Mensonge au départ ? Mensonge en cours de route ? Mensonge décisif à la fin ?

Il est pourtant incontestable qu'ils ont dû se hurler des « Je t'aime » à pleins poumons.

Mais qui est le « t » de ce fameux « Je t'aime » ?

C'est quand il se découvre, au fil du cruel quotidien, que rien ne va plus.

Un conte surréaliste le raconte : ils s'étaient donné rendez-vous à minuit au bal masqué de l'opéra. Ils dansèrent le reste de la nuit. Mais au petit matin, quand ils ôtèrent leurs masques ce fut l'horreur : ce n'était pas elle, ce n'était pas lui !

La question qui vient du coup immédiatement à l'esprit c'est : « Est-ce évitable ? ». Ou, autrement, : « Tous les couples sont-ils condamnés à ce sort ? N'y a-t-il pas tout de même des couples qui durent, des couples heureux, des couples pour lesquels ça marche ? »

---

<sup>1</sup> Paris, Odile Jacob, 2006 et Poche Odile Jacob, 2007

<sup>2</sup> Torino, Codice edizioni, 2007

Mais oui, ça existe ! J'en ai même rencontrés. Le cas clinique assez simple que je vais rapporter en est un. Et il va nous permettre, tout paradoxal qu'il soit, de fouiller plus loin encore le problème.

*Monsieur Franco – appelons le ainsi, vous verrez que ça lui va bien – vient un jour me voir en me disant d'emblée qu'il est "désespéré".*

*Il a 53 ans. C'est un bel homme. Il est éclatant de santé. Il est marié depuis trente ans. À une femme dont il continue d'être aussi amoureux qu'aux premiers jours de leur rencontre et qui le lui rend bien tant elle est amoureuse de lui.*

*Il a eu avec elle trois enfants, qui ont 28, 26 et 24 ans, qui sont tous casés et dont l'aîné est déjà père depuis quelques mois.*

*Il est à la tête d'une situation qui, tout en n'ayant jamais cessé d'être brillante, l'est devenue plus encore, puisqu'il a récemment monté sa propre entreprise et que les commandes affluent bien au delà de ses prévisions les plus optimistes.*

*Voilà !*

*N'est-ce pas une situation de rêve ?*

*Et pourtant, il est là. Il est venu me consulter.*

*Il poursuit son récit*

*Sa brillante situation financière lui a permis d'acheter il y a peu de temps un château qu'il a décidé de faire aménager luxueusement.*

*De mieux en mieux, comme bonheur !*

*Mais alors ?*

*Alors ?*

*Quelques semaines après qu'ils se fussent installés, il a éprouvé un soir le besoin d'avouer à sa femme que, vingt cinq ans auparavant, quand il lui était arrivé d'être envoyé pour plusieurs mois en mission à l'étranger, il avait fait appel par trois fois aux services de ces call-girls que proposent certains hôtels de luxe.*

*Depuis, c'est la catastrophe : sa femme, qui n'a plus cessé de tempêter, hésite entre divorcer et se suicider, après avoir convoqué leurs enfants communs et les avoir érigés en tribunal de leur père.*

*Quand je demande à M. Franco ce qui lui a pris de faire cet aveu à sa femme, il me répond, comme il le lui a expliqué, que c'était pour ne pas laisser flotter plus longtemps entre eux ce mensonge qui n'avait pas cessé de lui peser.*

Comme quoi, même les couples heureux ont une histoire !

Voilà en tous cas, une conduite, en principe méritoire puisqu'elle tente d'éradiquer totalement le mensonge et de se situer sous le signe de la seule vérité. Sous le signe de cette vérité qui importent tant que nombre de logiques juridiques lui ont conféré une place privilégiée. Qu'on pense au système judiciaire anglo-saxon qui châtie moins celui qui « plaide coupable » que celui qui plaide abusivement « non coupable ».

Or, voilà cette conduite vertueuse à produire des résultats contraires à l'objectif qu'elle poursuivait ! Elle illustre, on ne peut mieux, l'illusion du vœu que nous croyons pouvoir ou devoir chérir.

Pourquoi ?

On peut convoquer, en guise d'explication, tout ce qui aura pu se dire sur les différents vécus de l'évènement qui a suscité le bouleversement. On peut tenter de lire ce bouleversement en faisant appel aux prétendues différences qui interviennent dans l'économie sexuelle entre hommes et femmes. C'est d'ailleurs un argument que M. Franco a plaidé en

expliquant à sa femme que ça n'avait eu aucune importance et que ça avait équivalu pour lui à « une masturbation dans un vagin ». On pourra chercher à comprendre les rapports respectifs des partenaires à la vérité et au mensonge, voire à la dissimulation. On pourra dissenter sur la vérité, gloser dans tous les sens, on ne parviendra pas à résoudre le conflit. On ne le pourra en effet qu'en remontant à la racine des comportements et des réactions. Car c'est cette racine des comportements qui fait rejoindre à chaque histoire l'universel humain, autrement dit la manière dont l'humain découvre la vie, son environnement et la façon dont s'y tissent ses relations.

On verra alors que c'est au sein de cet universel qu'émergent les catégories de vérité et mensonge, que se dessinent leurs économies respectives et que se met en place le débat que chaque sujet instaure entre eux.

Et cet universel gît au fin fond de notre passé, au tout début de notre histoire de vivant.

Nous venons au monde après neuf mois d'un séjour intra-utérin dont on sait, depuis quelques décennies, qu'il n'est pas du tout passif. Notre cerveau a en effet constitué pendant ce temps une banque de données étalonnées sur des afférences venues, toutes sans exception du corps de notre mère. Si bien que les caractéristiques de cette mère sont présentes dès notre naissance et le resteront à jamais, dans notre olfaction, notre goût, notre ouïe, notre tact et notre sensibilité profonde. Et comme les aires sensorielles de notre cerveau sont reliées entre elles et échangent des informations, il nous suffit de huit heures passées après notre venue au monde aérien en présence de notre mère pour la reconnaître sur photo. Les soins qu'elle va nous prodiguer – et qui se situent dans le droit fil de la réponse qu'elle a apportée à nos besoins pendant la vie intra-utérine – vont nous mettre avec elle dans une communication extrêmement fiable, dont nous nous croyons fondés à tout attendre et dont nous croyons fermement qu'elle ne devra jamais prendre fin. La vie qui nous habite et qui se manifeste en nous sous forme de pulsions irrésistibles nous formate alors comme un individu naturellement égocentrique et uniquement préoccupé de lui-même et du plaisir que lui procure la satisfaction de ces fameuses pulsions.

Il va sans dire que ce fonctionnement, grossièrement univoque, est immédiatement teinté pour chacun de nous par les singularités que dessine notre inscription dans l'histoire de nos parents. Mais ces singularités n'interviennent, pendant les neuf à onze mois de notre première année, que comme des nuances relativement légères. Nous ressemblons à notre voisin tout autant que notre mère ressemble à sa voisine. Et le reste importe peu puisque, tout comme nos voisins du même âge, nous sommes convaincus d'être ni plus ni moins qu'un morceau de notre maman et voué à le rester éternellement.

C'est à la fin de cette période bénie que la maturation à laquelle nous sommes condamnés va nous jouer un bien curieux tour.

Nous prenons en effet brutalement acte, un jour, que nous sommes coupés du corps de notre mère et que nous avons notre vie à nous, même si elle y intervient sans cesse. C'est la première erreur, le premier mensonge constaté, et déjà le refus de la vérité têtue qui va s'imposer !

L'immaturation, de laquelle nous ne sommes pas sortis, génère en effet en nous une angoisse d'abandon qui préfigure l'angoisse de mort et qui nous rend particulièrement sensibles aux ratages récurrents qui émaillent la disponibilité de notre mère. Et ce d'autant que nous étions donc convaincus que cette disponibilité était totale et qu'elle nous était naturellement due. Comment pourrions-nous admettre en effet qu'elle n'ait pas répondu à nos appels au motif qu'elle était sous la douche, qu'elle était allée chercher le courrier ou qu'elle parlait au téléphone ? N'étions-nous pas le centre de son monde et, par conséquent, le centre du

monde ? Nous réagissons donc, et à la mesure de notre dépit. Mais nous avons beau manifester notre irritation, nous avons beau tenter de la réduire encore plus en esclavage, nous avons beau chercher à lui signifier notre crainte de périr en l'absence de son secours, rien ne semble pouvoir y faire. Si bien que la réitération de ces ratages va nous conduire à une certitude qui va s'ancrer profondément, sinon à jamais, en nous : elle peut, à son gré et à sa fantaisie, notre si indispensable mère, nous faire vivre comme nous laisser mourir. Elle est dotée d'une toute puissance qui a vraiment de quoi être effrayante.

Le sort de chacun de nous, sans différence de sexe, se joue à partir de ce scénario, aussi universel que faux pour ne pas dire « délirant ». Un scénario qui tourne donc le dos à la vérité et qui se trame radicalement sur son contraire.

Mais nous allons réagir. Mus par nos chères pulsions et par le plaisir que nous donne leur satisfaction, nous allons en effet dresser contre la toute puissance de notre mère, notre propre toute puissance. Nous allons entrer de plain-pied dans ce qui est désigné sous l'appellation de « phase d'opposition » ou « phase du non ».

Or, c'est dans les détails et dans les modalités de notre stratégie, comme dans les réponses qui y seront données, que va se tisser notre rapport, initial mais singulier et déterminant, à la vérité et au mensonge.

Si, au cours du développement de notre entreprise, nous rencontrons une mère vestale qui a fait de nous le centre de son monde et qui se plie à tous nos caprices, nous allons être confortés dans notre faux scénario et en faire NOTRE vérité. Nous irons même jusqu'à décider, *ad vitam aeternam*, de ne jamais nous départir de la stratégie pour laquelle nous avons opté. Et, mus autant par notre certitude que par une indicible angoisse, nous déploierons une énergie phénoménale à ne jamais admettre de la réalité que ce qui nous convient, fût-ce le mensonge. Nous nous comporterons tout au long de notre vie en conséquence et nous manipulerons sans remords notre environnement en déployant avec tous nos partenaires sans exception notre toute puissance et notre narcissisme destructeur. Un état de faits si fréquent qu'il avait déjà fait conclure à La Rochefoucauld que « Nos vertus ne sont souvent que nos vices déguisés ».

Si, en revanche, nous rencontrons une mère suffisamment au clair avec son aventure de maternité pour ne pas se laisser réduire en esclavage, nous allons peu à peu mettre en doute la conviction que nous avons eue et corriger notre erreur autant que les échanges que nous instaurons nous le permettront. Ce que nous avons cru être LA vérité se révélant comme erroné, nous entreprendrons alors de distinguer le faux du vrai, le mensonge de la vérité, de rejeter l'un et d'investir l'autre. Un travail de fourmi, délicat, périlleux et en butte à tant d'aléa. Il va sans dire que nous ne renonçons pas pour autant au souci primordial que nous avons de nous-mêmes. Mais nous prendrons peu à peu l'habitude de réprimer nos pulsions et de les refouler, en détournant leur énergie du côté de la sublimation. Nous nous repérerons ainsi avec moins d'angoisse dans une hiérarchie relationnelle qui nous apportera un amour capable de suppléer au plaisir de la satisfaction de nos pulsions.

On imagine aisément de surcroît la quantité de nuances qui peuvent se rencontrer entre ces deux schémas extrêmes. Mais, aussi nombreuses qu'elles soient et quelles qu'elles soient, dessinant les différentes structures psychiques connues, elles impliquent toujours le souci que développe tout sujet de lui-même, et seulement de lui-même. Pour réprimées et refoulées qu'elles soient, les pulsions demeurent en effet ce qu'elles sont, prêtes à ressurgir et revenir

au premier plan dès que l'occasion leur en est donnée. Une dynamique qui enfourche allègrement le processus de transfert, le fût-il en direction de l'ami ou du partenaire avec lequel nous avons noué une relation. J'ai montré par exemple, dans mon travail sur les adultères, que le recours à la maîtresse ou à l'amant revient toujours à une tentative de retrouver, par leur truchement, les bras d'une mère qui avait été particulièrement comblante. Des retrouvailles d'autant plus investies qu'elles sont rehaussées par le fait que la rencontre sexuelle est celle qui permet en principe aux partenaires de tenter de laisser libre cours à l'ensemble de leurs pulsions. Ce qui permet de comprendre, au passage, la pertinence de la formulation biblique qui utilise le verbe « connaître » pour désigner l'acte sexuel, comme dans l'expression « Adam connut Ève ». Car y a-t-il plus ample connaissance d'un être que celle que fournit la découverte des pulsions auxquelles il se laisse aller ? Mais j'ai dit « en principe », ce qui est destiné à laisser entendre que, même dans cette intimité, le processus reste encore dépendant de l'économie spécifique des individus.

Une économie dans laquelle interviennent les fameux SEC (Stimulus émotionnellement compétent) dont j'ai fait état et que je rappelle.

*Ce sont en effet ces SEC qui expliquent l'étrange drame dans lequel M. Franco s'est retrouvé avec son épouse.*

*Le déploiement de leurs discours respectifs a en effet permis de relever ce qui dans les histoires de chacun d'eux a amené l'un à l'aveu et l'autre à la douleur.*

*Et cela a été possible parce que l'un comme l'autre en sont arrivés à évoquer, au cours de nos rencontres, leurs relations précoces à leurs mères.*

*Lui a toujours regretté que sa mère, institutrice, ait plus été institutrice que mère avec lui. Il a déploré son absence de tendresse et n'a rêvé que de pouvoir un jour la compenser. Ce qu'il est parvenu à faire dans la rencontre aimante et passionnée de sa femme. Il lui reconnaît d'ailleurs une place centrale dans la réussite de sa vie. Si bien qu'au moment où cette réussite est parvenue à son summum, il décide d'apurer leur relation de l'insupportable mensonge qu'il a commis vingt cinq ans auparavant.*

*Il en va à peu près de même pour elle. Elle a souffert, elle aussi, d'une carence précoce de tendresse maternelle. Elle avait à peine deux ans quand sa mère l'a abandonnée à son père pour partir avec un amant. Elle a vécu dans un bonheur sans le moindre nuage les trente années d'amour avec son mari. Elle a largement trouvé dans le comportement de ce mari ce à quoi elle aspirait. Mais voilà que ce mari vient lui confesser une relation extra conjugale. Il a eu beau protester du caractère vénial de l'aventure et déployer les raisons qui l'ont poussé à l'aveu, elle ne peut rien en entendre : la faute qui entache son comportement l'a brutalement versé au rang de la mère abandonnante.*

Et voilà de retour nos fameux « neurones miroir ».

Ce sont ces neurones qui nous signalent, sans que nous en ayons conscience, ce que l'autre peut ou non entendre ou supporter. Ce sont eux qui nous avertissent qu'un « pieux mensonge » vaut parfois bien mieux que la vérité, quelque respect que nous portions à cette dernière. Ce qui, soit dit au passage, est la condition cardinale de la durabilité des couples. Ce sont encore ces mêmes neurones qui nous font admettre l'existence pour chacun, y compris pour les enfants, de ce qu'on appelle un « jardin secret ». Ce sont encore eux qui nous mettent en phase avec ce que j'appelle pour ma part « le temps de l'autre », lequel n'est pas nécessairement superposable au nôtre propre.

Mais tout cela à condition que nous ayons été éduqués à faire une place à l'autre, que nous n'ayons pas été formatés, par le comportement d'une mère servile, à nous croire seul au monde et le centre du monde !

*Que peuvent en effet bien vouloir dire pour Madame Franco les vingt cinq ans écoulés depuis l'incartade de son mari, alors qu'elle a inscrit dans l'éternité la relation à la tendresse qu'elle trouvait auprès de lui ? Elle ne peut entendre ni la plaidoirie qu'il entreprend du côté de l'irrépressible ou de la prescription ni celle qu'il déploie du côté de l'ouverture d'un futur sans le moindre nuage.*

Tout ce que je viens de dire n'exclut évidemment pas la condamnation sans réserve du mensonge manipulateur, du mensonge qui dévoie la vérité et qui est destiné seulement à asseoir la puissance de son auteur sur son destinataire.

Mais une telle condamnation, même si elle recueille les suffrages, ne mène pas très loin.

C'est sans doute la raison pour laquelle les codes que les sociétés se sont donnés au cours de leurs histoires n'y ont pas eu recours. Si les commandements sociaux du décalogue hébraïque en comportent un qui condamne le faux témoignage, il n'y en a pas qui stigmatise le mensonge en tant que tel ! Et c'est la même chose du côté du code d'Hamourabi.

La seule manière de prévenir son occurrence réside de fait dans la mise en œuvre d'une éducation précoce à laquelle, à la suite de l'intervention d'un certain nombre de facteurs, nos sociétés ont délibérément tourné le dos depuis quelques décennies. C'est pourquoi j'ai insisté, dans un livre<sup>3</sup> en cours de traduction en italien, sur les mécanismes de cette éducation et sur les effets qu'on peut en attendre.

C'est pourquoi j'ai relevé aussi le fait que nous vivions dans une atmosphère de mensonge si ce n'est DANS le mensonge. N'est-ce pas étrange que nous acceptions cela sans jamais rechigner ?

Cela voudrait-il dire que, pour tout un chacun, la vérité ne serait ni spontanément admissible ni facilement supportable ? Serait-ce ce dont le sens populaire nous avertirait en affirmant que « tout vérité n'est pas bonne à dire » ?

Il suffit, pour s'en convaincre, de penser par exemple à la résistance que mettent les enfants à accepter l'existence des relations sexuelles, et ce, dans tous les milieux, toutes les cultures et sous toutes les latitudes.

On dira que ce sont des enfants !

La belle excuse !

Elle permettrait de passer sous silence le sort fait à Galilée, Kepler, Darwin et autre Freud.

Il en va comme si, en masse ou individuellement, l'humain cherchait à protéger de toutes ses forces la vision du monde qu'il s'est spontanément forgée et dans laquelle il s'est installé dans son petit âge, déterminé à ne pas s'en laisser déloger.

Ce qui permet de faire un bien étrange constat : dans cette atmosphère consensuelle de mensonge, un propos mensonger est donc admis sans difficulté, alors qu'il doit impérativement fournir les preuves de ce qu'il avance dès lors qu'il touche à la vérité. Une mécanique dont savent user nos télévisions quand elles organisent leurs débats en mettant le spécialiste d'un problème pointu face à un contradicteur dont la compétence importe peu. Si tel n'était pas en général le cas, comment expliquer les calomnies, les rumeurs et jusqu'au négationnisme ? On se souvient de la lucidité à ce propos du général Eisenhower quand il avait insisté auprès des services photographiques de son armée pour qu'ils recueillent le plus de preuves possibles de ce qu'il avait découvert dans les camps : « Sans quoi, leur avait-il dit, il se trouvera certainement dans cinquante ans quelques bâtards qui diront que cela n'a jamais existé ».

---

<sup>3</sup> Éduquer ses enfants. L'urgence aujourd'hui ; Paris, Odile Jacob, 2008

Mais pourquoi donc la vérité rencontre-t-elle une telle résistance à être autant énoncée qu'admise ?

Le mot de « résistance » est encore une fois bien venu. Puisque c'est celui-là même qui est utilisé pour qualifier ce sur quoi butte parfois le patient allongé sur le divan lorsqu'il est terrorisé par la crainte de ce que peut lui amener la poursuite de son propos. L'immixtion de la moindre note de vérité dans l'élaboration de son propos lui paraît menacer aussitôt l'édifice personnel au sein duquel il croyait pouvoir à jamais se tenir.

Pour expliquer le fait, je ferais volontiers appel à la manière dont Lacan décrit l'organisation de la psyché en y repérant les registres noués du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique.

Dans cette organisation, le Symbolique renvoie à tout de qui concerne le langage et l'Imaginaire renvoie au spéculaire, c'est à dire à la manière dont le sujet se voit. Le Réel renvoie, lui, à ce qui, quoi qu'on veuille ou fasse, revient toujours à la même place. Un peu comme le fait la vérité telle qu'elle apparaît, nue, simple et impitoyable dans la légende du roi Midas. La manière dont le Réel refuserait, voire redresserait, certaines options soutenues par l'Imaginaire, menacerait l'ensemble de l'édifice que ce même Imaginaire a cru pouvoir patiemment construire à coup de mensonges et de compromissions. Or, quand on prend acte que le fond de décor du Réel est habité par la mort, indélogeable de sa place par excellence, on comprend l'étrange proximité qui se manifeste entre Vérité et Mort et le sourd rejet que les mortels que nous sommes manifestons à l'endroit de la dite vérité, quel que soit le registre dans lequel elle se déploie ! C'est ce qui se découvre au terme d'une psychanalyse, dans la surprise et souvent dans le dépit tant la justification de la résistance repose sur un argumentaire si souvent anodin voire ridicule. J'ai mis pour ma part sept ans à découvrir que ma vie toute entière a été organisée autour des conséquences du refus que j'ai opposé à ma mère, alors que j'avais quatre ans, autour d'un bol de lait qu'elle voulait me faire boire !

Si la vérité nous apparaît donc comme un monolithe si difficile à appréhender que nous préférons l'ignorer, le mensonge, plus facile d'accès, comporte deux nuances dont les statuts sont différents :

- Il y a le mensonge passif, qu'on pourrait dire mensonge par omission : il ne dit pas la vérité mais il ne dit pas non plus son contraire ;
- et le mensonge actif, qui, lui ne travestit pas seulement la vérité mais tente de la faire disparaître en disant son contraire.

J'ai examiné l'occurrence et la dynamique de ces deux formes de mensonge dans mon ouvrage *Adultères*.

Car voilà bien un registre au sein duquel l'exigence de vérité, que postule le pacte de fidélité des partenaires, se trouve brutalement confrontée à l'usage, problématique sans être forcément nocif, du mensonge. J'ai montré que la manière classique d'aborder le problème, en y décrivant un coupable et une victime, est le plus souvent erronée. Car s'il existe effectivement des adultères crapuleux et meurtriers parce qu'ils usent activement du mensonge – ce sont ceux qu'on retrouve dans de nombreux scénarios de films –, ils sont statistiquement négligeables face à la majorité des cas qui semblent relever de l'accident et dans lesquels intervient le mensonge par omission. La banalité et la fréquence de ces cas nous vaut d'ailleurs un trait d'esprit cruel et amusant du psychanalyste Lucien Israël qui affirme qu'« il n'y a que les paranoïaques pour être certains de la fidélité de leurs femmes ». Dans un tel contexte, il est plus pertinent et surtout plus opératoire, de reconnaître la coexistence problématique de deux victimes aussi innocentes l'une que l'autre :

- la première, qui l'est d'un retour inopiné et irrépressible de son histoire, comme cela est arrivé à M. Franco ;

- la seconde, qui l'est des effets collatéraux de ce retour, comme cela fut pour le cas pour l'épouse de M. Franco.

À côté de cela, on ne peut cependant pas passer sous silence un bien curieux paradoxe.

Nos sociétés, qui se sont accoutumés au mensonge au point de ne rien faire pour prévenir les dégâts du mensonge manipulateur, ont en effet conjointement dressé un certain discours promoteur de la vérité qui a abouti à ce que j'appelle pour ma part « le terrorisme de la transparence ».

Je vais en citer sans ordre un certain nombre d'exemples.

J'ai connu par exemple le temps où, dans la crainte de le voir s'effondrer, on ne disait jamais à un patient qu'il était atteint d'un cancer. Aujourd'hui, le diagnostic est délivré sans le moindre ménagement et sans se préoccuper de la capacité du patient à en supporter la communication. J'en ai connus qui ont vécu le temps qui les a séparés de leur décès à mourir à chaque seconde.

Pendant toute l'histoire de son art, le médecin était requis d'accompagner son patient dans les épreuves de sa maladie et de tenter de toujours le rassurer. Peut-il continuer de le faire quand ce même patient lorsqu'il doit être opéré, doit signer un document attestant qu'il a été averti de tous les risques qu'il encourt, y compris sa mort ?

L'inconscient, censé « tout savoir » et au nom duquel on plaiderait légitimement pour la vérité en toutes circonstances, fournit dans ces cas un bien élégant alibi idéologique aux intérêts des compagnies d'assurance.

J'ai connu dans les années 70/80, des couples qui se sont laissés prendre à l'exemple du couple-phare qu'étaient JP Sartre et Simone de Beauvoir. Ils ont pris l'engagement de tout se dire sur leurs vies sexuelles respectives. Nombre d'entre eux se sont suicidés au premier aveu d'infidélité de l'autre. Et combien de fois ne me suis-je pas trouvé à rattraper des individus victimes de cette méconnaissance du temps de l'autre !

Quel intérêt peut-il y avoir pour un homme de cinquante neuf ans, fils unique de ses parents, magnifique musicien, d'apprendre par la bouche de sa mère de quatre-vingt quatre ans, soudain gagnée à cette idéologie, que son père de quatre-vingt huit ans n'était pas son géniteur ?

Quel intérêt peuvent trouver des enfants à être mis au courant des conditions de leur conception ou des détails, parfois sordides, des conflits qui ont conduit leurs parents à divorcer ?

Alors, quand on va jusqu'à légiférer autour du droit d'un individu conçu par insémination artificielle avec donneur à aller rencontrer le fournisseur de la paillette de sperme, je m'interroge.

En méditant sur le statut de cette vérité que Lacan qualifiait de « mi-dire » et en me disant que des comportements aussi aberrants signalent jusqu'à quel point nous avons régressé et témoignent, s'il en était besoin, de l'abjection dans laquelle nous devons reconnaître, tout orgueil bu, que nous continuons de nous trouver !